

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul-Marie HABERLE

M. le Chne Ant. Gay aux Croisettes : III.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 113-116

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## M. le Ch<sup>ne</sup> Ant. Gay aux Croisettes

### III

M. Gay, extérieurement si joyeux toujours, était dans le fond plutôt porté à la mélancolie. Il me l'avoua lui-même à plusieurs reprises, après avoir essayé longtemps de me le cacher.

Il n'était pas, en effet, de ceux qui étalent leur âme à tout venant ; loin de là, il avait à un tel degré, ce que j'appellerai la pudeur de ses sentiments, qu'il prenait un soin jaloux à les celer à ses amis même, deux ou trois exceptés.

Découvrir les causes de ses tristesses, c'est pénétrer dans la partie la plus intime peut-être de l'âme du très regretté défunt, mais ce cher ami me m'en voudra pas, je l'espère, de ce que, dans un louable but, j'ose lever le voile derrière lequel il aimait à se dérober de son vivant.

L'homme atteint d'une grave maladie, comme celui qui a l'habitude de souffrir, est généralement et presque nécessairement porté à la mélancolie. De toutes les maladies, la tuberculose est, en ce sens, celle qui influe le plus sur le tempérament. Car, si elle affaiblit la volonté, elle n'enlève rien aux autres facultés : tout au contraire, elle les développe et les affine. L'intelligence devient plus perspicace, l'imagination plus vive et plus riche, la sensibilité plus aiguë. De là, chez le poitrinaire, une impétuosité de désirs, une profusion de plans et de projets et, chez plusieurs, une telle impressionnabilité, (le mot n'est pas joli) qu'ils deviennent capables d'enregistrer pour ainsi dire en eux-mêmes, les pensées et les sentiments de ceux qui les entourent.

Toutes ces raisons contribuent à faire de la tuberculose une maladie intéressante qui passe pour avoir du chic. Depuis un demi-siècle, un tiers au moins des

héros et les trois cinquièmes des héroïnes de romans sont des poitrinaires. Au cours de la dernière décade, la neurasthénie semble gagner les suffrages. Pourtant, ni l'une ni l'autre de ces maladies n'ont rien qui justifie la vogue dont elles jouissent !... La tuberculose entraîne d'ordinaire avec soi une dose plus ou moins forte de neurasthénie, tandis que celle-ci n'est pas nécessairement suivie de tuberculose. Toutes deux ont une influence néfaste sur le caractère du malade auquel on reproche alors d'être désagréable, grincheux et lunatique, sans qu'il lui soit possible de réagir sérieusement contre ces sombres pensées qui l'assaillent ou contre ces subites dépressions d'humeur qui l'abattent.

Dans ces circonstances, ne fallait-il pas que M. Gay possédât une force de volonté peu commune, une patience éprouvée et une résignation toute surnaturelle pour ne rien laisser paraître au dehors des angoisses et des tristesses de son âme ?

Il ne put cependant les contenir tout à fait durant les derniers mois de son séjour en clinique, et, bien qu'il réussît d'ordinaire à se composer une physionomie indifférente, même gaie, on devinait pourtant que de graves préoccupations l'obsédaient, et qu'il avait peine parfois à refouler le sanglot qui lui montait à la gorge. Lorsqu'on lui en demandait les causes : « Je m'ennuie », répondait-il invariablement. « Ah ! ce n'est plus une vie ! Rentrer dans mon abbaye et y mourir, voilà ce qu'il me faut. » Ses Supérieurs ne crurent pas devoir exaucer ce désir, car, en le rappelant, c'était perdre tout espoir de le guérir.

Mais de fait, il avait raison, ce n'était plus une vie.

Taillé pour l'*action*, comme il l'était, et se voir condamné pour le reste de ses jours à « cultiver l'oisiveté et la paresse » comme il disait sur un ton d'amère ironie, vraiment, il y avait de quoi s'ennuyer.

Après ses années d'études si sérieuses, doué des plus brillantes capacités, acharné au travail et à un travail très consciencieux, il était en mesure de donner dix talents pour un, et voilà bien aussi ce que l'on attendait de lui. Puis, subitement, sentir tout cela vous échapper, ces plans d'avenir s'en aller par lambeaux et n'être plus qu'une chimère, sans que personne ici-bas y puisse rien changer, non, ce n'est plus vivre, mais, comme il disait encore, « c'est nous faire mourir à petit feu ».

Chose étrange, et qui devait rendre plus douloureuse encore et plus poignante l'angoisse de son cœur : il appréciait le travail et l'action de tous ses vœux, et en même temps il les redoutait. Il souhaitait se dévouer et se dépenser au service du prochain et il n'osait s'adonner à cet apostolat sans qu'on le lui commandât. Son âme, pétrie d'idéalisme, était entraînée vers tout ce qui est vrai ; il allait d'instinct vers le beau et il aimait tout bien avec enthousiasme, mais il se sentait retenu par la crainte de rencontrer l'imparfait, d'aboutir à l'erreur, de tomber dans le mal.

Durant ses années de collège, il fut déjà tenaillé par cette appréhension, cette peur du scrupule, et cette épreuve ne lui fut pas épargnée aux Croisettes. Ajoutée à toutes ses autres peines, celle-là devait lui rendre l'existence intolérable, puisqu'elle suffit à elle seule à faire de bien des vies un véritable supplice. Mais, tout de suite, je dois ajouter que M. Gay appartenait à la catégorie des scrupuleux obéissants — rares exceptions — avec lesquels on peut traiter. Sa foi éclairée lui montrait dans le prêtre celui qui, réellement, lie et délie les consciences, et c'est pourquoi il se soumettait sans réserve aux décisions de son confesseur. Sa profonde humilité le rendait docile même en dehors du Saint Tribunal, aux simples conseils du prêtre. En voici un exemple entre plusieurs, qui m'est fidèlement gravé dans la mémoire. Au mois de décembre 1917, l'influenza,

premier essai de grippe, visitait notre clinique. Cette triste maladie s'en fut au numéro 8, (notre chambre) et M. Gay dut garder le lit plusieurs jours avec une température de 39 à 40 degrés.

— « Père, gémit-il tout à coup vers 5 h. du soir.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Donne-moi mon bréviaire, sans cela je ne serai pas tranquille.

— Avec 40 degrés ! à quoi penses-tu ?

— Je sais, mais c'est une grave obligation et je crois...

— Non, non, laisse cela, j'en réponds.

— En règle alors, si tu t'en charges.

Il fit comme je lui avais conseillé, jusqu'à ce que la fièvre eût un peu baissé.

Nous parlions souvent de la mort et du sort qui nous serait réservé dans l'autre monde. Cette pensée le préoccupait beaucoup. A chacune de mes visites (depuis mon retour au couvent en juin 1918) il revenait sur ce sujet. C'était le temps où ses souffrances morales, particulièrement intenses, ne lui laissaient aucun répit.

« Tu prieras, suppliait-il, et tu feras prier pour moi après ma mort, jusqu'à ce que je vienne dire que c'est assez. »

Il n'est pas venu. Mais que cela n'inquiète personne. Pour ma part, je ne l'ai jamais attendu, persuadé qu'il n'a sans doute jamais eu besoin de nos prières. *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Là seul est la vraie vie pour notre âme.

A l'exemple de M. Gay, ne croyons pas trouver le bonheur entier sur la terre, car rien ici-bas ne saurait satisfaire notre cœur. Comme ce cher ami, soyons ardents pour le bien, forts dans l'épreuve, pour acquérir le ciel où nous nous retrouverons un jour en Dieu.

P. PAUL-MARIE, O. Cap.